

GISÈLE BIENNE

L'étrange solitude
de Manfred Richter

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

Extrait de la publication

« un endroit où aller »
L'ÉTRANGE SOLITUDE
DE MANFRED RICHTER

Au long d'un été intense et brûlant, secoué par les ondes sismiques de la Seconde Guerre mondiale et du rapport à l'Allemagne, les identités complexes de Manfred, ancien prisonnier allemand resté en France après la Libération, et Hélène, jeune bachelière, s'éclairent l'une l'autre, dévoilant les fractures du passé et la part de solitude irréductible de chacun.

Extrait du texte

Je suis, me dis-je, dans la chambre de Manfred Richter qui pourrait arriver à tout moment. Richter, donc, signifie "juge" en français, et Manfred "homme de paix". Je suis dans la chambre du prisonnier et dans la chambre de l'homme qui s'est rendu libre en s'enfermant ici. J'ai franchi la porte de son domicile en ce dimanche d'été de braise. Je n'aurais pas dû, c'est sacrilège. Je devais. Son secret me demeure pourtant impénétrable.

G. B.

GISÈLE BIENNE

Gisèle Bienne vit et travaille à Reims. Romancière et essayiste, elle a publié de nombreux livres. Chez Actes Sud, elle est l'auteur de Rémuzor (1994) et de Katherine Mansfield dans la lumière du Sud (2011). Elle écrit également pour les adolescents.

DU MÊME AUTEUR

MARIE-SALOPE OU LA JEUNE FILLE ET LA VIE, roman, Des femmes, 1976, réédition Climats/Flammarion, 2004.

DOUCE-AMÈRE, roman, Des femmes, 1977.

ROSE ENFANCE, roman, Des femmes, 1978.

JE NE VEUX PLUS ALLER À L'ÉCOLE, roman, Des femmes, 1980.

BLEU, JE VEUX, roman, Seuil, "Points Virgule", 1983.

LETTRÉ À L'ÉTÉ, poèmes, Les Cahiers bleus, 1985.

LE SILENCE DE LA FERME, roman, Christian de Bartillat éditeur, 1986.

PREMIÈRES ALLIANCES, récit, Seuil, 1988.

LA CHAMPAGNE. LABELLE POUILLEUSE, Autrement, "Échappées belles en France", 1989.

RÉMUZOR, roman, Actes Sud, 1994.

PAYSAGES DE L'INSOMNIE, roman, Climats, 2004.

LES JARDINS DE MON PÈRE, en écho aux photographies de Bernard Joseph, Centre régional de la photographie Nord-Pas-de-Calais, Douchy-les-Mines, 2005.

LA FERME DE NAVARIN, récit, Gallimard, "L'un et l'autre", 2008.

KATHERINE MANSFIELD DANS LA LUMIÈRE DU SUD, Actes Sud, "Un endroit où aller", 2011.

LE BLUES DU TRAM, éditions Châtelet-Voltaire, 2011.

Jeunesse

LES JOUETS DE LA NUIT, Gallimard, “Page blanche”, 1990.

L'ENFANT TROMPÉE, Seuil Jeunesse, 1999.

LA PETITE MAÎTRESSE, L'École des loisirs, “Médium”, 2003.

MON JOUR DE GRÈVE, L'École des loisirs, “Médium”, 2004.

LES CHAMPIONS, L'École des loisirs, “Médium”, 2004.

UN CHEVAL SANS PAPIERS, L'École des loisirs, “Médium”, 2005.

LE CAVALIER DÉMONTÉ, L'École des loisirs, “Médium”, 2006.

CHICAGO, JE REVIENDRAI, L'École des loisirs, “Médium”, 2007.

TATIANA SOUS LES TOITS, L'École des loisirs, “Médium”, 2008.

LA CHASSE À L'ENFANT, L'École des loisirs, “Médium”, 2009.

ON N'EST PAS DES OISEAUX, L'École des loisirs, “Médium”, 2010.

LA VIE CACHÉE DES POUPÉES, L'École des loisirs, “Médium”, 2012.

LA PLANÈTE MATHS, L'École des loisirs, “Neuf”, 2012.

© ACTES SUD, 2013

ISBN 978-2-330-02054-5

GISÈLE BIENNE

L'étrange solitude
de Manfred Richter

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

à Laure et Pascal Doquet

So ist unser Los.
(Tel est notre sort.)

STIG DAGERMAN,
Automne allemand.

Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé, des lieux ou des événements réels ne serait que pure coïncidence.

Vingt ans

JE SUIS VIEILLE, j'ai vingt ans. Je l'ai dit à Manfred Richter dans le milieu de l'après-midi, maintenant c'est le soir. Je ne sais pas ce qui m'a pris de traverser la cour pour me planter en face du commis qui sortait de l'atelier et lui dire ça, comme si je le regardais dans une glace, comme si je le voyais derrière moi alors qu'il se trouvait droit devant. Lui, pas tellement surpris, m'a regardée en coin, a hoché la tête. "Vois-tu, quelque chose finit, autre chose commence. Si tu veux, on en reparlera", il m'a gentiment répondu, avare de paroles, comme d'habitude.

Je l'ai dit aussi à ma mère, dans le jardin. Je l'ai dit à l'ombre de ma mère, appuyée contre son arbre. "Dans quelques jours, ta fille aura vingt ans." À ma façon je lui faisais une confidence ; comme elle a disparu le jour de mes quinze ans, je pouvais. Disparu signifie qu'on

ne l'a pas retrouvée. Ou qu'elle est partie pour ne pas revenir, enfin, qu'elle n'est plus ici, ne nous a jamais fait signe et qu'il y a peu de chances, "une chance infime", le médecin me l'a dit, pour qu'on sache ce qu'elle est devenue. Le commis pense qu'on ne peut rien affirmer ; à la différence du médecin il évite les questions épineuses. Il pense qu'on peut choisir de partir, qu'au sujet de ma mère il ne faut pas dramatiser, seulement voir venir.

L'été, on a à faire et je suis si fourbue que j'ai eu envie de retrouver ma chambre plus tôt que d'habitude. Je suis aussi fatiguée que Manfred Richter qui a déjà regagné la sienne. J'ai dit bonsoir à tout le monde. "On sort de table, Hélène va se coucher...", remarque ma belle-mère. Mon père me laisse tranquille. À mon âge, il était fiancé à une jeune fille qu'il a laissé tomber pour ma mère. J'évite de répondre, referme la porte derrière moi et me carapate. Sylvain souhaitait que je joue avec son camion rouge. Il y transporte les soldats et les animaux qu'il trouve dans les paquets de café ; on ne voit rien des manœuvres qui se déroulent sous la table, je l'ai seulement vu sortir la tête ; un beau regard, le charme de notre père, c'est indéniable mais il ferait mieux de s'adresser à Paul. Ma belle-mère me sourit

en même temps qu'elle me tient à l'œil. Que je n'aille pas encore faire des miennes, c'est-à-dire me fourvoyer sentimentalement et leur causer des ennuis, je serai bientôt majeure. Si je m'en tiens à ses déclarations, elle me considère comme sa propre fille. Je ne lui ai jamais demandé ça. Elle n'a qu'un fils, Sylvain, mon demi-frère ; pour Isabelle, Paul et moi, il est notre frère à part entière. Mon père, lui, a l'art de se défilier pour tout ; ma mère s'en était souvent plainte, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus là, et elle a été remplacée. Personne ne remplace personne, que je sache.

Je prends l'escalier du grenier, direction ma chambre. J'aurais besoin de dormir douze heures d'affilée. Je viens de passer le bac, le second, l'important, et j'attends les résultats définitifs. Isabelle n'a pas passé le bac, elle a un CAP ventes. C'est entendu, on ne passe pas le bac à vingt ans, on le passe à dix-sept ou dix-huit, mais problèmes il y a eu. Primo, je suis tombée malade à onze, c'était sérieux ; déjà à sept ça l'avait été. Secundo, j'ai perdu pied il y a deux ans à cause d'une "peine de cœur" comme on le dit dans certaines revues féminines que ma mère m'empêchait de lire. Du coup, j'ai pris du retard et

failli tout envoyer promener, comme Judith l'avait fait, elle, à quatorze ans. Sans Manfred Richter j'aurais pu aussi laisser tomber. Mon père et ma belle-mère ne s'en sont pas rendu compte, ils ne voient pas ce qui se passe dans les coulisses de la maison, ne reconnaîtront jamais ce qu'on doit au commis. Ma mère voyait. Grâce au commis donc, une chaise est redevenue une chaise, la chambre du haut qu'ils auraient voulu me confisquer est redevenue ma chambre et l'horloge m'a redonné l'heure. Le plus long a été de m'arranger avec l'horloge, d'accepter que le temps passe à peu près comme avant.

C'est aussi grâce à ce toqué de médecin qui m'a parlé comme personne avant lui ne l'avait fait : "Petite, arrête tes délires, veux-tu. Pas la peine de jouer les ignorantes ou les victimes comme ils le font tous ici et de te laisser berner par des gens qui n'ont rien dans les tripes ni dans la cervelle." Il n'y était pas allé par quatre chemins et il n'avait pas tort mais pour les délires, lui, il était champion car tout médecin qu'on soit, on ne prend jamais que la mesure des délires des autres. "Ces tor-dus autour de nous, tu les vois au moins ?" Oui, oui, naturellement que je les voyais, sauf qu'il en voyait plus que moi. "Un sourire

par-devant, trois coups de tatane par-derrière... ils t'enverraient vite fait au paradis... et tu n'as pas toujours droit à une tombe comme dernière demeure, tu me suis..." Quand on est revenu des camps par une succession d'incroyables hasards, c'est son cas, on n'a plus la patience des gens ordinaires.

Je monte les marches. Là-haut, ce sera parfait. Les araignées qui font du hamac aux quatre coins de mon plafond, les souris qui couinent dans les boyaux de la maison, les loirs qui roulent de vieilles noix dans les soupentes, ne me dérangent pas. Tant qu'il ne pleut pas trop dans ma chambre, que j'y range mes livres dans des cageots, allume l'ampoule du plafond chaque fois que ça me chante. Lire le soir au lit est ce que je connais de mieux. Mon livre et moi formons un couple durable. Dans la taule de l'internat, je lisais sous mon drap, c'était lire sous ma tente que je disais, puisque de coin véritable il n'y en avait pas. Mère et belle-mère me l'ont laissé entendre chacune à sa façon : je serais contrariante. Contrariante et orgueilleuse... Orgueilleuse, sans doute ; fatiguée sûrement. Je crois que je ne fais plus intimement partie de la maison, je l'ai quittée trop jeune pour y avoir conservé ma place. Que je dise ce que j'ai sur le cœur,

que je vide mon sac, je risquerais la maison des fous à Saint-Dizier (Haute-Marne, sous-préfecture) ; aujourd'hui je risquerais plutôt "le château", c'est le grand centre psychiatrique qui vient de s'ouvrir à Brienne (Aube, chef-lieu de canton), il s'est vite rempli. On vous y enlève vos idées bizarres, on vous y soigne contre la dépression, piqûres, cachets, cure de sommeil, on vous y désintoxique ; alors on ne dit plus que vous êtes à la maison des fous mais au château.

"Un jour, ta mère n'est plus là...", je me demande qui a pu me faire cette remarque, et quand. Le médecin ou le petit Gogol, le fils du notaire. Le petit Gogol vient souvent voir tourner les machines dans l'atelier de mon père. Il aime enfoncer ses mains dans le tas de copeaux, s'y rouler, riant, bavant, léchant sa morve, et il reconnaît l'odeur de toutes les sciures. Il a une grosse tête ronde et une mère parisienne fragile des nerfs. Ce gosse rit plus qu'il ne parle, sauf de temps en temps avec Manfred Richter ou moi. Lui, non, il n'aurait pas dit ça. J'ai pu par contre me le dire en me remémorant le visage de ma mère et ses dernières paroles : "Je te remercie", c'était pour le bouquet de roses jaunes, ses préférées. Je les avais cueillies dans mon jardin sous le

même soleil que celui d'aujourd'hui. Gogol n'est pas le nom du petit, c'est le surnom que lui ont donné des garçons du quartier. Il faut les voir derrière son dos porter l'index à leur temple pour dire que chez lui c'est la tête qui débloque. Ils ne savent pas que Gogol est un grand écrivain russe, le notaire doit le savoir, le notaire doit avoir *Les âmes mortes* dans sa bibliothèque ; moi je le sais parce que j'ai reçu *Les âmes mortes* en livre de prix, illustré par Chagall, à la fin de la classe de première. Un bibliophile avant de casser sa pipe en avait fait don au lycée, j'en ai hérité. Pour le commis, je détiens un exemplaire devenu rare qu'il m'a emprunté, c'est que Manfred Richter est un commis un peu particulier, mais un commis tout de même, capable de travailler pour deux. *Les âmes mortes*, le titre m'avait frappée. *Les âmes mortes, les âmes mortes...* je répétais sans trop comprendre tellement j'étais habituée à penser que des âmes, ça ne pouvait pas mourir.

Si j'obtenais le bac, je n'aurais plus à faire ma valise. Huit ans que je la fais, le dimanche soir, la veille de retourner au lycée pour deux ou trois semaines d'affilée ; ainsi de quinze jours en quinze jours, j'ai tiré ces huit années. Le directeur caressait nos parents dans le

sens du poil comme de braves chiens ; grands hochements de tête, chaleureuses poignées de main, discours sirupeux. Après toutes ses salades, il les guidait habilement vers la sortie, “Je vous en prie messieurs dames, à bientôt messieurs dames... au plaisir...”. Nous, les jeunes bêtes en cage, il ne pouvait pas nous pifer. On nous la faisait boucler, on nous punissait, nous humiliait...

Ici donc, la veille de mon départ pour la taule, je reportais la corvée de valise. Dix heures du soir, onze heures, minuit... ça traînait, traînait. Le matin du départ, la valise était vide. Les yeux ouverts, je rêvassais dans mon lit, m’imaginant voluptueusement un avenir de femme libre. Avec un petit sac, faire l’école buissonnière aurait été plus discret qu’avec cette grosse valise en carton bouilli qui me suivait depuis mes douze ans. Dans mes rêves, il m’arrive de voir des valises s’ouvrir d’elles-mêmes et, ça ne manque pas, trois ou quatre bêtes à plumes s’en échappent qui battent des ailes, vont s’agripper au carreau de ma chambre puis me repèrent, me trouvent, les unes à la suite des autres. L’instinct, l’infaillible instinct. Ces bêtes appartiennent à un genre hybride, mélange de rapaces et de volatiles, elles pourraient bien ressembler à la

catégorie des tordus que le médecin voit partout. Un lundi matin, ma mère était encore parmi nous, j'étais si vaseuse que je suis partie à l'internat en ayant oublié de glisser dans ma valise mes petites culottes, des collants, ma chemise de nuit. Elle ne contenait que deux serviettes de toilette et une taie d'oreiller. J'avais aussi laissé ma boîte à provisions dans la voiture de mon père reparti trop vite. Je n'avais pas même un carré de chocolat, une tranche de pain d'épices ou un bonbon à la violette à me mettre sous la dent. Emprunter du linge à des camarades, du slip à la paire de collants, je m'y suis risquée en jouant les évaporées. Les filles n'y ont rien vu, j'ai sauvé la face.

Je monte l'escalier, le bois gémit sous mes semelles de corde. Ce n'est pas qu'il y ait tant de marches mais chacune me déporte comme une grosse vague. "Monte, Hélène, monte, tu y es presque. Respire, monte." J'éclate de rire ; comme pour Georges, le père de Judith, c'est moitié rire moitié larmes. "Quelque chose finit, autre chose commence", vite dit ; le commis retournait au travail. Il a développé une trop grande conscience professionnelle, peut-être qu'il nous protégera de la faillite. C'est une tête, Manfred Richter. Le soir,

il prend le temps de réfléchir, il lit, écoute de la musique. Bougon mais serviable, n'en déplaît à mon grand-père.

Je me suis arrêtée au premier tiers des marches, il faudrait que je me calme. L'escalier dessert deux anciennes chambres de domestique. La porte de la mienne donne sur le premier palier à droite ; celle du commis à gauche sur le dernier palier. De l'une comme de l'autre on a vue sur la cour blanche, les dépendances et le tilleul. La clé de ma porte a été perdue, celle de la porte du bas et celle de la chambre du commis se sont aussi volatilisées. Mon père dit qu'il n'y a rien pour des voleurs là-haut. Katharina dormira cet été dans ma chambre, c'est ma correspondante allemande, elle habite à Cologne et passera un mois chez nous, là, bientôt. Avant son arrivée, on doit recevoir les trois Algériens que notre commune a invités pour l'été, trois garçons que la guerre en Algérie a chassés de chez eux. Nous les recevrons à table mais nous ne pourrons pas les loger, nous n'avons pas la place.

J'ai huit années de valise à mon actif et cinq années de correspondance avec Katharina qui est plus jeune que moi et n'a pas subi les mêmes accidents de parcours. Elle ne sort

pas de bleds comme les miens – j’ai passé les épreuves écrites du bac à Saint-Dizier et les épreuves orales à Chaumont en Haute-Marne ; qui connaît la Haute-Marne ? La ville de Cologne à elle seule compte cinq fois plus d’habitants que le département de la Haute-Marne ; *Köln am Rhein, Köln mit ihrem Dom, mit ihren Brücken, mit ihren Geschäften und ihrem Karneval*. Dans un an, je rendrai à mon tour visite à Katharina, six semaines en plein centre de Cologne. Je vais donc améliorer mon allemand, d’autant que le seul métier qui m’intéresse pour l’instant, sans vouloir me vanter, c’est celui de traductrice.

On distingue mal les marches de l’escalier que je me suis remise à monter. La lampe du bas est grillée, celle du haut diffuse une maigre lueur. Le bouton de l’interrupteur grésille, jette une étincelle quand on l’actionne ; on se prend de temps en temps une petite châtaigne. J’attends les résultats du bac, m’attribue des notes pour chaque épreuve, puis les revois à la hausse et calcule ma moyenne générale ; je pourrais m’en tirer avec les coefficients. Ce bac, il me le faut. La catastrophe que ce serait si on me recalait... “On l’a mise aux études, voyez le résultat...”

Mon grand-père me supprimerait du regard. Si je suis recalée, ni bonjour ni au revoir, plus rien entre nous ; si je suis reçue, il se redressera du haut de son mètre quatre-vingt-sept et annoncera ma réussite à toutes ses connaissances. Le général de Gaulle, son modèle, le dépasse d'une bonne tête, ce n'est plus maintenant que mon grand-père le rattrapera. Manfred Richter m'a aidée à sa façon dans mes révisions. Ce que je voudrais, ce n'est pas décrocher par la suite des diplômes ronflants – bachelière à vingt ans, il est trop tard –, c'est disposer dans une grande ville d'une chambre plus spacieuse et confortable que la mienne, une chambre comme celle du commis par exemple, bien que je sache qu'il l'a aménagée au fil des années, patiemment, comme tout ce qu'il entreprend, qu'au début il y gelait en hiver, transpirait fort en été et s'y cognait aux murs.

Au début... Qu'est-ce que je sais des débuts de Manfred Richter chez nous ? Qu'est-ce que je sais de ce "nazillon fils d'un nazi, et pas n'importe lequel", m'a dit mon père, ce "blanc-bec" qui refusait de se servir du marteau, des tenailles ou du balai, ce "morveux" qui n'avait pas choisi d'atterrir ici, n'avait aucune envie d'y prendre racine, rêvait d'en

déguerpir au plus vite, ce fils à papa originaire de Munich, un chefaillon qui voulait continuer à donner des ordres comme si la guerre n'était pas finie, l'Allemagne vaincue et rati-boisée ? À le voir aujourd'hui, qui le croirait : il fabrique les plus beaux meubles de la région qui se vendent de moins en moins bien. Les gens achètent chez Lévitán ou ailleurs. Ils reçoivent des catalogues à domicile remplis de photos et d'offres alléchantes. Manfred Richter travaille aussi sur des chantiers qui ne sont pas monumentaux, sauf quand une maison neuve se construit et qu'il est demandé pour y poser planchers, boiseries, portes, fenêtres et ornements divers car il est aussi décorateur. Là, c'est une bonne affaire, il y a de quoi facturer. Les gens l'ont longtemps appelé "le Boche", plus rarement "l'Allemand". On l'appelle aussi "Richter" ou bien "le grand Richter", "le Richter à Maxime Courtois", mon père. Manfred Richter est son ancien prisonnier de guerre, et l'ancien prisonnier de guerre pour des raisons qui me restent obscures est devenu son commis. Si j'ai le bac, personne ne voudra reconnaître qu'il y aura contribué. Lui, il ne fanfaronnera pas : "Tu deviens quoi, maintenant, Hélène ?" Que voulez-vous répondre à ça ? Je deviens, je ne

deviens pas... Je n'ai jamais vu le commis en colère, ne l'ai jamais entendu prononcer un mot plus haut que l'autre. Il ne chasse pas, ne pêche pas. Pour les femmes, le concernant, je ne sais rien et j'aime mieux ne rien savoir. Peut-être que je suis la seule à tout ignorer des amours de Manfred Richter, ou bien il n'y a rien à savoir. Une de mes camarades de taule racontait que les hommes ne pouvaient se passer de femmes, un peu comme on ne peut se passer de nourriture, ça ne doit pas être vrai pour tous.

L'escalier de ma chambre s'appuie contre la paroi d'un débarras plein de meubles à restaurer. Un rat pourrait se mettre en travers de ma route comme ça arrive de temps à autre, alors nos regards se croisent en un éclair sombre et violent. Les yeux des rats sont très mobiles. Les hommes n'ont pas le regard aussi rapide ni fureteur, sauf lorsqu'ils vivent en prison et projettent de s'évader, ou s'ils n'ont rien mangé depuis plusieurs jours et sont à l'affût de nourriture ; un regard plein de frayeur agressive qui vous va aux tripes. L'étagère du haut du mur supporte du matériel de cuisine périmé, des romans d'académiciens d'entre les deux guerres, des revues, un atlas, deux traités de médecine par les

plantes. Les brocanteurs qui rôdent dans les environs emporteront un jour ces vieilleries si je ne suis pas là pour les défendre. Je défendrai la balance, l'atlas, et un canif au manche en corne jaunie que j'ai mis à l'abri sous une pile de *Paris-Match*. Ces *Paris-Match* proviennent de chez nos voisins qui nous refilent leurs anciennes revues. Mon père les a gardés à cause des photos. "*Match*, les commentaires, c'est zéro, mais les photos..." Les photos des grands de ce monde, rois, reines, princesses, stars, hommes d'État, accompagnés ou non de leurs épouses – tout de même Jacky Kennedy a beaucoup de classe –, je ne suis pas la dernière à les regarder. Sur un des plateaux de la balance, je déposerai les sales coups que j'ai reçus à l'internat, sur l'autre certains souvenirs et, soyons juste, j'en ai quelques-uns de bons, tous ou presque liés aux lectures que je partageais avec Ninon quand les filles écrasaient au dortoir. Pour qui on ne se prenait pas... Mais on ne demandait rien à personne. Nuits blanches contre journées perdues, notre régal.